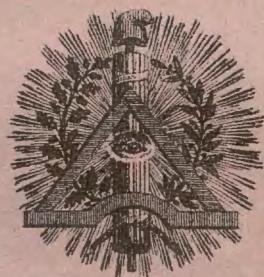


28

POÉSIES

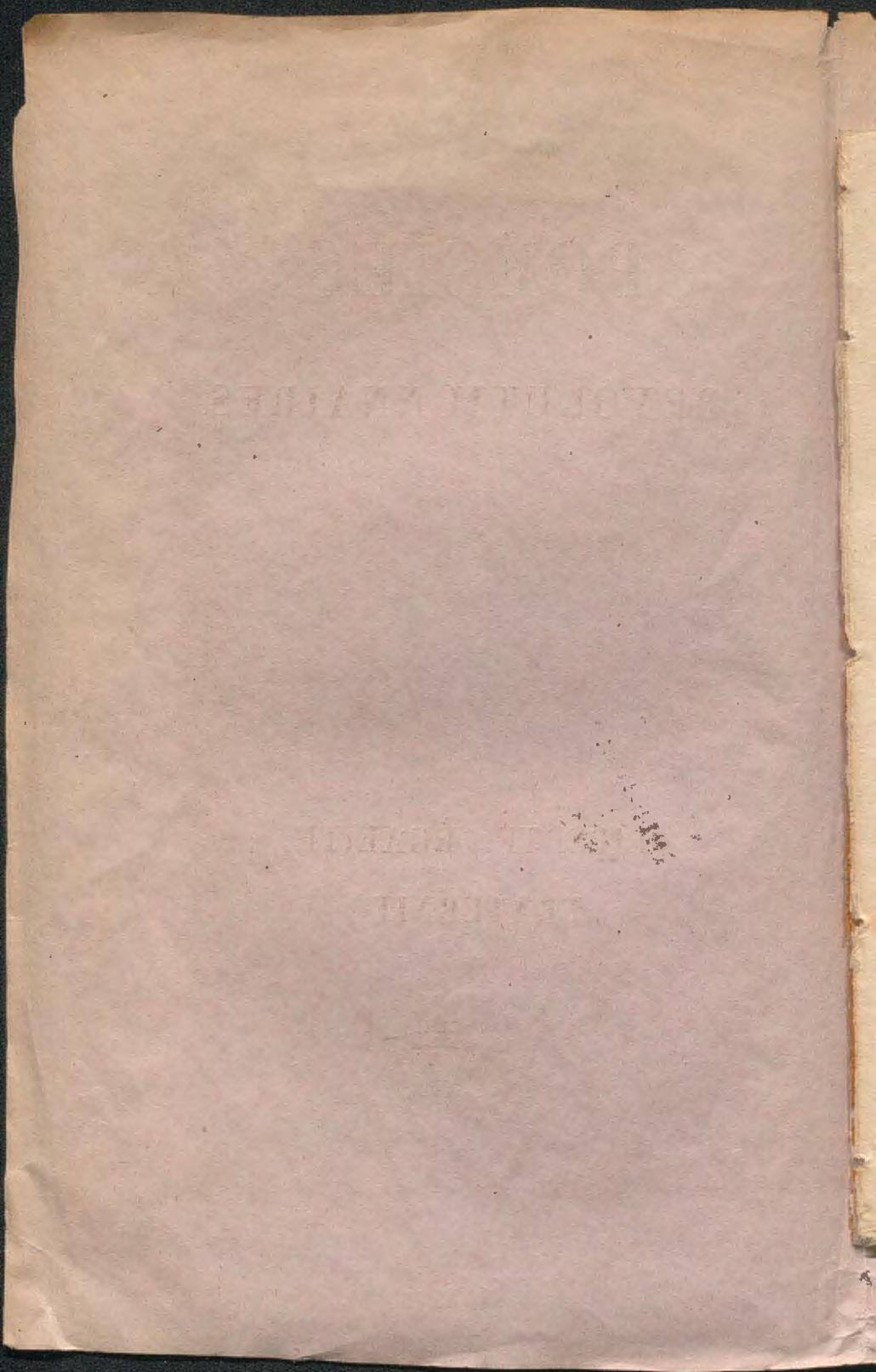
RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



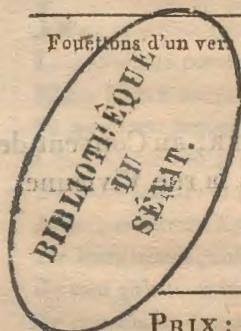


(Coke 28)

LA FIN DU DIX-HUITIEME SIECLE.

S A T I R E.

Fouettins d'un ver sanglant les grands hommes du jour.
GILBERT.



PRIX: 30 centimes.

A P A R I S,

Chez les Marchands de Nouveautés.

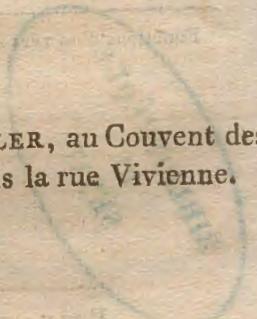
A N V I I I.

LA T A I

DE LA LIBRAIRIE DES

LA T A I

De l'Imprimerie de MOLLER, au Couvent des
Filles-Thomas, vis-à-vis la rue Vivienne.



LA T A I

DE LA LIBRAIRIE DES

LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

SATIRE.

JE ne puis plus garder un coupable silence ;
La sottise, en personne, au Louvre a pris séance ;
Elle y foule à ses pieds le mérite ignoré,
Et lève avec orgueil un front déshonoré.
Chaque jour voit grossir ses nombreux prosélytes,
Rimeurs salariés et penseurs hypocrites.
Muse, montrons à nad ces modernes héros,
De leurs trônes, enfin, précipitons les sots.
Je sens qu'aux coeurs bien nés il coûte de médire ;
Je connais les dangers qu'enfante la satire ;
Mais, quoi ! je souffrirai que de minces auteurs,
Des chef-d'œuvres de l'art insolens détracteurs,
Philosophes bouffis et poètes sans grâce,
La sérulé à la main, régentent le Parnasse !
Tranquille, j'entendrai ces écrivains gagés,
Destructeurs insensés d'utiles préjugés,
Charlatans effrontés qu'éleya la cabale,
Préconiser le crime en parlant de morale !
Non : J'irai dans leur temple attaquer ces faux dieux
Et détruire à jamais leur culte dangereux.

Je n'ai point consulté les forces de ma lyre,
 Et l'indignation est le dieu qui m'inspire ;
 Mais dût de mes écrits le style froid et lourd
 Me placer dans la fange à côté de Baourd (1) ;
 Dût le public, riant d'une orgueilleuse emphase ,
 Me couvrir du mépris dont il couvre Despaze (2) ;
 N'importe , il faut flétrir ces savans brevetés ,
 Et poser le cachet sur leurs fronts déhontés .
 Sur les débris humains de quatre académies ,
 Le Louvre , dans ses murs , voit siéger nos génies .
 Là , Rœderer discute , et d'un œil dédaigneux ,
 Ne craint pas de fixer l'ombre des Montesquieus ;
 Là , Chénier , tout bouffi d'un triomphe éphémère ,
 Foule tranquillement le fauteuil de Voltaire ;
 Là , pétar nous éblaire , des écrivains pesans ,
 Au nom de la raison , insultent au hon sens .
 L'un , nourri des erreurs de la philosophie ,
 Fait penser la matière et lui donne la vie ,
 Et l'autre , en ses écrits , docteur désespérant ,
 Plus philosophe encor , ne rêve que néant .
 Nature ! ton nom seul enfanté des merveilles :
 Nos savans , à ta gloire , ont consacré leurs veilles ;
 Dessale , en te chantant , a juré de vieillir ,
 Et ce nouveau Platon n'a pu te définir .
 Voilà les dienx nouveaux que l'on adôre en France :
 La raison les proserit , la foule les encense .
 Mais Lalande (3) paraît : titan audacieux ,
 Du Créaturen suprême il veut priver les ciens ;

Ridicule pédant, étonné de sa gloire,
 Qui prend pour du génie une heureuse mémoire,
 Fatigue l'Univers du bruit de ses travaux,
 D'étoiles, qu'il croit voir, parsème les journaux,
 Et desséché d'envie, au fond de son collège,
 Pleure sur les lauriers de l'Almanach de Liège.

Beaucoup de vanité tient lieu d'un grand savoir;
 Sur le banc des Newton *Lacroix* (4) vient de s'asseoir

Toujours vide de sens et toujours plein d'euphase,
 Le compas à la main, mesurant une phrase,
 Et, pour ne rien trouver, sans cesse analysant,
 Garat donne des loix à ce Sénat pensant :
 Au nom de Condillac, vous le voyez sourire,
 Et Chénier, dans ses vers, caresse son délire.

Ecrivain sans vigueur, et philosophe obscur,
Dupuy (5), cesse d'écrire, ou cesse d'être dur.
 Du sublime Caton louangeur léthargique,
Mercier ferait bâiller toute la république.
 Ce n'est qu'à l'Institut qu'on l'entend sans dormir.
 Plus on est sot au Louvre, et plus on fait plaisir.
 Là, *Villar* peut parler, sans craindre qu'on le hue;
 Mais les sifflets vengeurs l'attendent dans la rue,
 J'ai vu naître à Paris ces obscurs novateurs;
 Je les ai vus dans l'ombre annoncer leurs erreurs,
 Encenser la grandeur à leurs yeux importune,
 Et d'un air suppliant adorer la fortune.

Qu'ils savent, avec art, séduire les espris !
L'humanité respire en leurs touchans écrits ;
Sans cesse, en leurs discours, vantant la tolérance,
Ils couvrent leurs forfaits d'une douce apparence.
Vous êtes démasqués, sectaires imposteurs :
Vous parlez de vertus ! le fiel ronge vos cœurs.
Sans exhumer ici vos nombreuses victimes,
Des milliers d'échafauds attesteront vos crimes.
Vous triompez, cruels, et le sang des Français,
A grands flots répandu, cimenta vos succès.
Rougissons donc enfin d'honorer ces faux sages ;
Ce n'est qu'à la vertu que l'on doit des hommages.
Quel est ce froid rêveur qui, depuis soixante ans,
Sur les impôts publics délire à nos dépens,
Entasse lourdement volume sur volume,
Et croit que le pactole est au bout de sa plume ?
Je reconnaiss Dupont (6) ; du fonds de son cerveau,
Je vois sortir encore un système nouveau.
Une seconde fois il appauvrit la France ;
C'est ainsi qu'on travaille un Empire en finance.
Mais, plus le mal est grand, plus il faut espérer ;
Un bon emprunt forcé saura tout réparer.
Aimable *Bernardin*, tu ris de nos sottises,
Et nous rions aussi, quand tu nous moralises.
Saint-Pierre à l'Institut ! Que fait-il en ce lieu ?
Pauvre esprit ! je le plains ; il croit encore en Dieu.
En contemplant les cieux, son ame est attendrie ;
Le sentiment fait tort à la philosophie.

Ces savans, mieux choisis, seraient plus dangereux;
Mais tout, excepté Dieu, tout est reçu chez eux.

J'épargne, dans mes vers, les valets de la secte;
Mon pied n'écrase pas un misérable insecte.
Frapperaï-je *Naigeon* (7), scribe de Diderot?
Qui ne sait pas, sans moi, que Naigeon est un sot?
Frapperaï-je *Merlin*, dont la folle puissance,
Par un décret atroce (8), incarcéra la France?
Son nom seul le flétrit bien plus que mon pinceau.
Exhumeraï-je enfin, du fonds de son tombeau,
Ce pesant Morellet (9), dont la plumé affaiblie
Prépare un supplément à l'Encyclopédie?
Ah! qu'ils dorment en paix, ces ennuyeux auteurs!
Ils n'ont que trop long-tems endormi leurs lecteurs.

J'admire ces savans, sortis de la poussière;
En vers ainsi qu'en prose, ils gouvernent la terre;
Dans leurs discours pompeux ils proclament nos droits:
Je crois, en les voyant, voir un sénat de rois.
Mais, d'un œil curieux, si de près j'étudie
Ces nobles champions de la philosophie,
Je les verrai bientôt, lâches adulateurs,
Encenser à genoux nos modernes grandeurs,
Et glorieux du prix que l'on met à leurs plumes,
Pour flatter un tyran, produire cent volumes.
Un peu d'or adoucit leur sévère arêté:
Ils vantent de *Rewbel* l'austère probité.

Du sensible *Threillard* la douce tolérance,
 Et du bavard Merlin l'énergique Eloquence.
 Ainsi Caton-Mercier, quand il n'a pas diné,
 A défendre ses droits devient moins obstiné;
 Le besoin est son maître (10); et, pour le satisfaire,
 Il canoniserait le larron du Calvaire (11);
 Tis ont parlé; ... mortels, respectez leurs arrêts;
 De la sottise armée adorots les décrets.
 Irai-je, obéissant au démon qui m'inspire,
 Agiter dans mes vers le fôret de la satire?
 Eh ! ne voyez-vous pas les méchants et les sots,
 Pour sceller ma pensée, inventer des complots,
 De la presse indignée augmenter les entraves,
 Et me charger des fers destinés aux esclaves.
 Heureux, trois fois heureux, si par-delà les mers
 Ils ne font pas voguer le poète et ses vers !
Poultier seul, parmi nous, librement peut écrire;
 Quand on est aussi bête, on a droit de tout dire.
Amalric et *Thitu* (12), lâches et plats valets,
 De mensonge et de fiel barbouillez vos pamphlets;
 Au parti triomphant vendez la calomnie;
 L'honneur n'est rien pour vous, vivez d'ignominie.
 Ah ! je ne suis pas né pour un si bas emploi;
 Je ne sais pas ramper; l'honneur est tout pour moi.
 On ne me verra pas, poète mercenaire,
 Au milieu de la nuit, proclamer la lumière,
 Célébrer dans les fers l'auguste liberté,
 Chanter, dans mon grenier, la douce égalité,

En triomphe brillant transformer nos défaîtes,
Et vanter de *Jourdan* (13) les savantes retraites ;
Chaque chose, chez moi, se nomme par son nom ;
J'appelle un sot un sot, et *SCHÉRER* un fripon.

Si je voyais du moins leur prudente ineptie
Se masquer à propos d'un peu de modestie !
Mais je trouve par-tout l'insolence et l'orgueil ;
De tous nos parvenus c'est le fatal écueil.
Fuyant les bords du Rhin, qu'il n'a pas su défendre,
Jourdan, deux fois battu, se croit un Alexandre ;
Briot, à la tribune, efface Cicéron ;
Bailleul a les vertus et l'âme de Caton.
Charlatan philosophe, et docteur politique,
Cabanis, aujourd'hui, traite la république ;
On n'est pas, avec lui, malade impunément.
Le sot qui vit encoré, on ne sait trop comment,
Debry croit valoir seul cent Encyclopédistes.
A *Rastadt*, il est vrai, chez de grands publicistes,
Il dînait fréquemment, et même dînait bien ;
Mais hier, entre nous, *Debry* ne savait rien ;
Quinette (14), son ami, plein d'un noble délice,
Dans son palais surpris, se contemple et s'admire.
Un sot est toujours sot, même au sein des honneurs.

Mais des maux plus réels appellent tous nos pleurs.
L'Empire vers sa chute à grands pas s'achemine,
Et la corruption prépare sa ruine.

O mœurs ! ô tems anciens ! qu'êtes-vous devenus ?
 Le Français philosophe a-t-il plus de vertus ?
 Eh ! quel siècle jamais fut plus fécond en crimes ?
 Quand vit-on triompher plus d'affreuses maximes ?
 La France est à l'encan : par de lâches contracts,
 L'or achète aujourd'hui d'infâmes magistrats.
 Il n'est point de forfaits que le crédit n'efface,
 Les loix sont sans honneur ; on les vend sur la place,
 Et l'État aux traitans indignement livré,
 Par d'avides vautours se verra dévoré.
 Vois ces grands, parvenus à force de bassesses,
 Au sein des voluptés épaisant nos richesses ;
 Vois-les d'un train superbe ébranler tout Paris,
 Insulter à nos pleurs, et braver nos mépris.
 Le crime doit-il donc triompher sur la terre ?
 Non... ils vont à l'instant rentrer dans la poussière.
 O ciel ! je te rends grace, ils n'ont régné qu'un jour.
 La sévère équité va régner à son tour (15).
 A ces grands criminels, amantes scandaleuses,
 Des femmes ont vendu leurs faveurs dangereuses,
 Et fières des honneurs de la publicité,
 Affichent hautement leur impudicité.
 L'éclat des diamans, ornemens adultères,
 Embellit de Lais les charmes mercenaires.
 D'un rubis précieux son front étincelant
 Efface du soleil le disque éblouissant.
 Sur son sein effronté l'émeraude serpente ;
 Elle parle ; à sa voix, la France obéissante

Vote un nouvel impôt pour parer ses atours;
 Le peuple est trop heureux de payer ses amours.
 Bientôt, pour satisfaire à sa folle dépense,
 Laïs trafiquera de sa toute-puissance;
 Elle tiendra chez elle un bureau de faveurs;
 Le crime deviendra l'échelle des honneurs.

Ah! de nos fiers guerriers que nous sert le courage?
 Nos mains, nos propres mains ont détruit leur ouvrage;
 Leur sang au champ d'honneur conquît la liberté,
 Et nous, nous la perdons par l'immoralité.

Tel on vit autrefois, dans les jours de sa gloire,
 Un peuple de héros enchaîner la victoire:
 Rome à son char vainqueur attacha tous les rois,
 Et l'univers soumis, se courbant sous les loix,
 Adorait en tremblant cette reine du Tibre;
 Rome perdit ses mœurs, et cessa d'être libre.

Mais un nouveau spectacle a frappé nos regards.
 La France a vu pâlir le flambeau des beaux-arts;
 Des genres confondus l'assemblage grotesque,
 Unit grossièrement le sublimé au burlesque;
 Aux règles du bon goût l'on n'est plus asservi,
 Le plus extravagant est le plus applaudi,
 Et du faux bel esprit la bizarre manie,
 Dans ses nobles élans comprime le génie.

Muse, sur leurs tombeaux pleurons les grands talens :
 Le théâtre a perdu ses plus beaux ornemens.
 Les grands hommes sont morts, et Chénier les remplace
 Fénélon m'affadit ; Timoléon me glace ;
 J'aimerais Charles-neuf, si, dans son chancelier,
 Au lieu de l'Hôpital, je ne trouvais Chénier (16) ;
 Poète harangueur, il déclame avec zèle,
 Et ses héros formés sur le même modèle,
 D'un auteur détesté trop fidèles portraits,
 S'ils lui ressemblaient moins, seraient moins imparfaits.
 Périandre n'est plus (17) ; Geta, dans la poussière,
 Maudit depuis deux ans les sifflets du parterre (18),
 Et Médicis expire à la fleur de ses ans.
 Tous ces rois de nos jours ne vivent pas long-tems.
 Auteur infortuné d'un drame épouvantable,
 Layat pleure en secret sa chute lamentable.
 Beffroi sourit encore à ses niais bons mots ;
 Mais le pauvre cousin n'amuse que les sots,
 Des troubadours français audacieux émule,
 Piis se croit plaisant et n'est que ridicule.
 Illustre fondateur du paradis des sots (19),
 Poursuis, mon cher Piis, tes glorieux travaux ;
 Réunis les Cotins dont la France fourmille ;
 Il est si doux de vivre au sein de sa famille !
 Camaille (20), environné d'horribles revenans,
 Sur la scène française a traduit nos romans.
 Au secours de sa muse il évoque les diables,
 Des chaînes, des bourreaux, des spectres effroyables ;

Tremblant à cet aspect, je me crois aux enfers,
Et je maudis l'auteur, son sujet et ses vers.

Vainqueur de tes rivaux et maître de la scène,
Auteur d'*Agamemnon*, console Melpomène;
Que d'*Églantine*, armé d'un chef-d'œuvre nouveau,
S'élance triomphant du fonds de son tombeau,
Et que, rendant Thalie à sa gaité première,
L'ingénieux Picard nous rappelle Molière.

A ces auteurs charmans voulez-vous ressembler ?
C'est en les imitant qu'on peut les égaler.
Comme eux, aux loix du goût soyez toujours fidèles;
Étudiez votre art, et que les grands modèles,
Du feu qui les brûlait, embrâsent vos écrits;
Le clinquant passera, l'or a toujours son prix ;
Lorsqu'tout s'engloutit dans une nuit profonde,
Le génie est debout sur les débris du monde ;
Mais nos faiseurs de vers péirront tout entiers,
La tombe engloutira leurs précaires lauriers.

Cependant, dans ce siècle en sottises fertile,
Le plus bizarre auteur trouve un lecteur facile ;
Sa muse par milliers compte ses défenseurs,
Et bientôt d'un lycée elle obtient les honneurs.
Misérable rebut de la littérature
Cubierre croupissait dans une fange impure,
Et jamais, dans les lieux que chérit Apollon,
L'on n'avait entendu l'injure de son nom.

Il ose enfin paraître et bravant la critique,
 Plein d'opprobre et d'audace il s'élance au portique,
 Puis lui tend les bras, et ces auteurs fameux,
 Poursuivis par nos cris, se consolent entr'eux.
 Bientôt, pour se venger, ils vont encore écrire.
 Ah ! barbares rumeurs ! faudra-t-il donc vous lire ?
 Le supplice est cruel ! et, quels sont mes forfaits ?
 Moi, vous lire ? ... Non, non, j'en appelle aux sifflets :
 Sifflons donc de *Vigé* les petits vers en prose.
 Auteur d'un froid journal, il se croit quelque chose,
 Et fier *contemporain* de la postérité,
 Il avale à longs traits son immortalité.

Dans des vers que lui dicte une molle indolence,
 Le tendre *Coupiigny* soupire une romance.
 Enfant de la faiblesse, elle meurt en naissant ;
 Le Léthé, sur ses bords, sourit en la voyant.
 D'un ton plus élevé, poète pindarique,
Lebrun fait retentir la trompette héroïque ;
 Il chante les combats, célèbre les guerriers,
 Et ses vers bousoufflés meurent sur des lauriers.
 Je ne sais quel penchant le porte à l'épigramme,
 Contre un faible ennemi sa colère s'enflamme ;
 Il attaque, il triomphe, et son talent vainqueur
 Assomme d'un seul coup Domergue et le lecteur (21).

Sauvons-nous, j'apperçois le lourd Lachabeaussierre,
 Sa massue à la main, sortant de la poussière.

Nous menacerait-il d'un poème nouveau?
 Ou bien vient-il encore, oubliant son tombeau,
 De ses maussades vers, de sa prose maussade,
 Accabler sans pitié le Mois et la Décade (22)?

L'aimable . . . , galant à cheveux blancs,
 Présente à nos Iris ses vers et soixante ans.
 Amant transi de froid, et poète de glace,
 Il éprouve à-la-fois une double disgrâce.

Du cygne de Mantone, assassin traducteur,
Fayolle, impunément, massacre son auteur (23);
 Et plus cruel encor, Milon, dans sa colère,
 A juré, par le Styx, qu'il traduirait Homère (24).
 Quelle aveugle fureur ! barbares, arrêtez.
 Craignez de profaner ces antiques beautés;
 De ces illustres morts n'outragez pas la cendre;
 Les siècles indignés sont là pour la défendre.
 Quel est donc le démon qui vous force à rimer?
 Dans un travail ingrat pourquoi vous consumer?
 Pour traduire un poète, il faut être *Delille* (25).
 Souvent, en le lisant, je crois lire Virgile;
 Oui, voilà son pinceau, voilà son coloris;
 Cette grâce touchante anime ses écrits.
 O Virgile français ! que jamais ta présence
 D'un bizarre Institut n'honore la séance !
 Le conteur *Andrieux* se croirait ton égal,
 Et tu serais assis auprès de *Lakanal* (26).

Et toi, Désforges aussi, tu parais sur la scène !
 Fuis, auteur dangereux ; fuis, écrivain obscène ;
 Ton nom seul fait rougir la pudique beauté ;
 Vas porter ton encens à l'immoralité.

Heureux qui dans ses vers, ami de la décence,
 N'a jamais offensé la timide innocence !
 Tu goûtes ce bonheur (27), ô chantre de Calas !
 Tes vers sont sans danger, puisqu'on ne les lit pas.

Mais un soleil nouveau vient éclairer la terre.
 (28) *Thélusson* par torrens nous lance la lumière.
 Rival de l'Institut ! centre des immortels !
 Salut... je vais jeter des fleurs sur tes autels.

La sottise en ce jour quitte sa résidence,
 Et veut de *Thélusson* présider la séance.
 Elle vient au milieu de ses nombreux enfans
 Épancher son amour en deux embrassemens.
Lemierre à ses côtés paraît tout en extase ;
 Un *fanal* à la main, l'harmonieux *Despaze*
 Marche seul devant elle et dirige ses pas.
 A son cher *Lormian* elle donne le bras.
 Chaque auteur embellit sa marche triomphante.
Vigé porte le pan de sa robe flottante,
Vigé... le fruit heureux de ses chastes amours.
 D'un léger éventail (29) empruntant le secours,
 Le poète *Milon*, son courtisan fidèle,
 Caresse de son front la fraîcheur éternelle,

Par-tout sur ton passage, on sème des pavots,
 Du galant *Demoulier* les ouvrages moraux,
 Du triste *Coupiigny* les stances lamentables,
 Du fameux *Saint-Marcel* les vers trop peu durables,
 Et les délassemens du comique *Néron* (30),
 Pour la première fois, riant à l'*Odéon*.
 Sous les traits de *Castel*, l'enfui soit la déesse ;
 Le sommeil nonchalant l'accompagne sans cesse,
 Il bâille, la langueur amortit tous ses sens ;
 On dirait qu'il écoute un discours aux *Cinq-Cents*,
 Ou qu'il lit les romans du fantôme *Lémierre* ;
 Près d'elle on voit encor cette ignorance altière
 Jettant sur le génie un regard dédaigneux,
 Ces systèmes obscurs et tous ces rêves creux,
 Qu'en dépit du bon sens, au *Louvre* on déifie,
 Lorsqu'au nom réveré de la philosophie,
 Des savans par décret, ridicules penseurs,
 Osent insolennement proclamer leurs erreurs.
 La sottise, en entrant dans son nouvel empire,
 Se croît à l'*Institut*, on l'entoure, on l'admire ;
 L'encens de la louange enivre son orgueil,
 Le président *Lebrun* lui cède le fauteuil.
 Dans chaque auteur présent elle voit son image ;
 Mais *Cubierre* est celui qui lui plait davantage.
 Réponds à son amour, aimable chevalier ;
 Je verrai de vos feux naître (31) un calendrier.
Amaud et *Legouvé*, l'on dit que la sottise,
 En vous appercevant, régula de surprise.

(18.)

Mais déjà nos auteurs, prêts à se signaler,
Mesurent la tribune, et brûlent de parler.
Luce, sifflé deux fois, veut venger *Périandre*,
Et devant la sottise, il prétend le défendre.
Sur le langage **CHIEN** (32), *Creuzé* veut dissenter,
Despaze enfin parvient à se faire écouter.
De son épître aux sots entendez la lecture;
C'est en s'étudiant qu'il a peint la nature,
Charme puissant des vers ! le poète vainqueur,
Heureux dès son début, endort son auditeur.
Et lasse d'écouter, la déesse assoupie,
Penche languissamment sa tête appesantie.
Mais *Baourd*, à l'instant, la réveille en sursaut:
Madame, écoutez-moi, voici *mon dernier mot*.
Vous prenez, lui dit-elle, une peine inutile,
Mes instans sont comptés, je vais au Vaudeville.

Heureux si cet essai, par les sots redouté,
Porte leurs noms flétris à la postérité!
De ces sots honorés, je crains peu la vengeance;
Je l'ai juré; je veux les réduire au silence;
Ils cesseront d'écrire, ou, d'un œil satisfait,
Je les verrai tomber sous les coups... *du sifflet*.

F I N.

(19)

N O T E S.

(1) Me placer dans la fange à côté de Baourd.

Baourd Lormian est auteur de plusieurs satires : *Mon premier mot*, *Mon second mot*. Il doit faire paraître incessamment *son dernier mot*.

(2) Me couvrir du mépris dont il couvre Despaze.

Despaze est auteur d'une satire, sous le titre *d'Epître à Midas, sur le bonheur des sots*.

(3) Mais Lalande paraît.

Les journaux sont pleins de ses annonces astronomiques ; il prédit le chaud, le froid, le retour des saisons, etc... Lisez ce qui le concerne, dans un petit ouvrage critique qui vient d'obtenir le plus grand succès. Je veux parler des *Etrennes de l'Institut national, ou revue littéraire de l'an 7*.

(4) Sur le banc des Newton Lacroix vient de s'asseoir.

Lacroix est auteur de plusieurs ouvrages mathématiques, qui ne contiennent pas une seule idée nouvelle.

(5) Dupuy, cesse d'écrire ou cesse d'être dur.

Dupuy a publié un ouvrage très-volumineux sur l'Origine des Cultes. Il n'a pu parvenir à se faire entendre.

(6) Je reconnais Dupont.

Dupont est un des chefs de la secte des économistes.

(7) Frapperai-je Naigeon,

Naigeon, valet encyclopéliste, vient de donner une édition des *Oeuvres de Diderot*, son maître.

(8) Par un décret atroce:

La loi sur les suspects, dont *Merlin* est auteur.

(9) Ce pesant Morellet,

L'abbé *Morellet* a aussi fourni quelques articles à l'*Encyclopédie*. C'est un cerveau à systèmes.

(10) Le besoin est son maître.

Mercier a écrit toute sa vie contre l'établissement immoral des loteries; la loterie se rétablit en France; *Mercier* sollicite et obtient la place de contrôleur. Philosophie moderne, je te reconnais bien là. L'estomac d'abord, ensuite la conscience.

(11) Il canoniserait le larron du Calvaire.

J'ai oublié le nom de l'acquéreur du Calvaire; je prie mon lecteur de suppléer à ce défaut de mémoire:

(12) Amalric et Thuau, lâches et plats valets.

Ce sont deux rédacteurs de journaux officieux.

(13) Et vanter de Jourdan les savantes retraites.

Voyez le précis des opérations du général *Jourdan*, imprimé il y a huit jours.

(14) *Quinette, son ami.*

Quinette est chef de l'instruction publique. Qui l'entend cru?

(15) *La sévère équité va régner à son tour.*

Le gouvernement actuel a déjà supprimé la plus grande partie des abus qui existaient avant le 30 prairial. C'est contre ce désordre administratif; c'est contre les hommes frappés par une révolution devenue nécessaire, que l'auteur de cette Satire a cru devoir s'élever.

(16) *Au lieu de l'Hôpital, je ne trouvais Chépier.*

Chénier fait parler ses héros sur le théâtre, comme il y parlerait lui-même. Ce sont des harangueurs de tribune, fatigant le spectateur par un bavardage sententieux.

(17) (18) *Périandre, tragédie d'un nommé Luce, tombée à la première représentation. Géta, Médicis, tragédies du citoyen Petitot, dont on a parlé trois jours.*

(19) *Illustre fondateur du Paradis des sots.*

Puis vient de fonder un portique républicain. On voit, parmi les sociétaires, Cubières, dont le nom fait soupirer de pitié; Aristide Valcour, auteur du Consistoire, ouvrage que n'oseraient avouer un mauvais Écolier, etc. etc. etc.

Puis osa dernièrement faire chanter des couplets.

de sa façon, sur le théâtre des troubadours. Ces couplets, dignes du portique, furent sifflés par les connaisseurs. Le commissaire Piis se fâcha, et le lendemain nous lûmes, dans le journal de Paris, une épigramme aussi mauvaise que les couplets, dans laquelle l'auteur, apostrophant les critiques, dit :

Vous n'êtes pas du peuple, *vous*,
Et pour le peuple je l'ai faite.

Il fallait donc, citoyen, faire chanter vos couplets dans les halles, et vous eussiez été applaudi par votre peuple.

Mais, vous rappelez-vous un vers que vous fites étant *Chevalier* ?

La langue que je parle est la langue des rois.

Est-ce donc pour le peuple que vous parlez *la langue des rois* ?

(20) *Camaille*, auteur de pièces jouées chez Nicolet. Il fait venir des diables sur la scène, etc.

(21) Assomme d'un seul coup Domergue et le lecteur.

Lebrun a fait imprimer plus de 70 épigrammes sur ce pauvre Ughain, Domergue, marchand de syntaxe au Palais des Sciences.

(22) Accablé sans pitié le Mois et la Décade.

La Chabéaussière est un des collaborateurs de la Décade ; il est aussi chargé de la rédaction du journal, intitulé : *le Mois*.

(23) (24) Fayolle et Milon ont traduit, le premier, des morceaux choisis de Virgile, et le second, quelques chants de l'Illiade.

(25) Delille a souvent égalé Virgile dans sa traduction des Géorgiques.

Un jeune littérateur, d'un mérite distingué, le citoyen Deguerle, a publié, il y a quelques mois, une traduction, ou plutôt une imitation du poème de Pétrone, sur la guerre civile. Que ceux qui aiment les beaux vers lisent cette production ; ils ne regretteront pas la perte de leur tems.

(26) *Lakanal*, professeur de sixième avant la révolution, est membre de l'Institut.

(27) *Laya*, auteur de la tragédie de *Calas*.

(28) L'hôtel Thélusson est le lieu où les membres du Lycée des étrangers tiennent leurs séances.

(29) *L'Eventail*, poème du citoyen Milon.

(30) *Une journée du jeune Néron*, comédie du citoyen *Laya*.

(31) *Le Calendrier*, poème du citoyen *Cubierres*.

(32) *Creuzé*, auteur d'un conte fort joli, dans lequel il dit, qu'avec un peu d'habitude, on apprendrait le chien comme on apprend le grec.

FIN DES NOTES.

